

EXPRESSION(S) DÉCOLONIALE(S) #2

JUSQU'AU 14 NOVEMBRE 2021

UN AUTRE REGARD SUR LES COLLECTIONS
POUR DÉCOLONISER SA PENSÉE, SON REGARD,
SON IMAGINAIRE

Le musée dialogue avec l'artiste
Romuald Hazoumè et l'historien
Gildas Bi Kakou



APAPA, ROSENTHAL & ATELIER SHIROU - Romuald Hazoumè - Musée de Nantes, 2021. Photograph: Jonathan Grant. © Romuald Hazoumè. Courtesy of Octagone Gallery. Paris - novembre 2021

Décoloniser sa pensée

~~Noirs~~

~~Traite négrière~~

~~Nègres~~

~~Esclaves~~

~~Maîtres~~

~~Négriers~~

30 ans de
recherches
scientifiques

Une collection
constituée depuis
plus d'un siècle

Une équipe impliquée
dans des réseaux de
recherches nationaux
et internationaux

le musée s'engage

Soutien aux
mouvements
Black Lives Matter
et *Museums are not
neutral* dès juin 2020

Mémorial de l'abolition
de l'esclavage : l'un
des plus importants
au monde



Le musée d'histoire de Nantes, qui a également la gestion du Mémorial de l'abolition de l'esclavage, initie depuis plusieurs années une démarche visant à redéfinir sa posture dans le champ de l'engagement sociétal et politique.

Fort d'une antériorité, la place de la signature de l'édit de Nantes, de réalisations anciennes comme « les Anneaux de la Mémoire » témoignant pour la première fois d'une histoire occultée, celle de la traite atlantique, mais aussi « Nantais venus d'ailleurs », « En guerres », « Amazonie », et s'opposant récemment aux pressions d'une censure lors de la mise en œuvre de l'exposition « Gengis Khan », le musée affiche désormais un positionnement fort en tant qu'**acteur responsable face aux enjeux contemporains de nos sociétés** en déployant des partis pris assumés comme le travail sur la décolonisation de la pensée et du musée. Délibérément, il s'affranchit de son cadre traditionnel de musée d'histoire pour être **un acteur au cœur des combats environnementaux, sociétaux et humains**.

2021 sera donc une année de démonstration de ses valeurs par la mise en œuvre de la « saison #2 d'Expression(s) décoloniale(s) » et de l'exposition « L'abîme » dont l'approche se veut être à la fois un bilan des trente dernières années sur le sujet de la traite atlantique et de l'esclavage colonial à partir du territoire nantais ainsi que la mise en avant de nouveaux sujets de recherche.

Ce travail dans la profondeur historique nourrit également **nos questions sur les mémoires et les héritages de ce lourd passé dont les conséquences animent toujours nos réalités contemporaines**. Le musée, par ses missions d'éducation et de pédagogie et par l'écriture d'un récit renouvelé, se doit d'être un révélateur au service d'un nouvel horizon sociétal.

Un musée citoyen.

Bertrand Guillet

*directeur du musée d'histoire de Nantes
et du Château des ducs de Bretagne*

Cette année 2021 marquera les 20 ans de l'adoption de la loi Taubira. À Nantes ce sera l'occasion de deux rendez-vous incontournables :

- **Expression(s) décoloniale(s) #2**, du 6 mai au 14 novembre 2021, qui proposera de découvrir des approches historiques et artistiques actuelles sur la traite atlantique.
- l'exposition **L'abîme. Nantes dans la traite atlantique et l'esclavage colonial, 1707-1830**, du 16 octobre 2021 au 19 juin 2022, qui interrogera les collections du musée sous un nouvel angle, afin de révéler les traces invisibles au premier abord mais bien présentes, du destin de celles et ceux qui furent victimes du système colonial et esclavagiste.

POURQUOI EST-IL NÉCESSAIRE DE TENTER DE DÉCOLONISER SA PENSÉE À NANTES ?

Nantes fut le premier port négrier de France : plus de 550 000 hommes, femmes et enfants furent achetés sur les côtes africaines pour être transportés dans les colonies françaises de l'Amérique à bord des navires nantais afin d'être vendus et mis en esclavage.

Après l'abolition de l'esclavage en **1848**, Nantes tourne la page, comme les autres ports négriers.

Les travaux des historiens Rinchon et Gaston-Martin voilà **plus d'un demi-siècle**, puis de Jean Mettas, Jean Meyer et Serge Daget, grâce à leur inventaire systématique des expéditions négrières nantaises et françaises, ont permis de prendre la véritable mesure du phénomène de la traite et de sortir de l'oubli progressif, lié à la décolonisation, pour entrer dans la réalité historique.

De 1992 à 1994 l'exposition *Les Anneaux de la Mémoire*, la première de cette ampleur sur ce thème en Europe, présentée au Château des ducs de Bretagne, accueillera 400 000 visiteurs.

En 2007, la rénovation du **musée d'histoire de Nantes** au sein du Château des ducs de Bretagne permet de présenter de façon pérenne une importante séquence consacrée à la traite atlantique et à l'esclavage colonial. Reconnu au niveau international comme site de référence, il a poursuivi le travail scientifique engagé alors. Au travers de manifestations, d'expositions, de colloques, le musée n'a eu de cesse de questionner l'histoire et de se repositionner sur la façon de regarder le passé comme le présent.

Inauguré **en 2012** et conçu par l'artiste Krzysztof Wodiczko et l'architecte Julian Bonder, le **Mémorial de l'abolition de l'esclavage** contribue, lui aussi, à questionner le rapport de Nantes à son passé colonial. Ce monument porte un triple message : un hommage à tous ceux qui se sont élevés et ont lutté contre l'esclavage, une invitation à la méditation sur ces crimes et un appel à poursuivre la lutte contre toutes les formes d'exploitation humaine dans le monde.

Aujourd'hui, Nantes poursuit la mission qu'elle s'est donnée : assumer son passé, s'appuyer sur son histoire pour engager des combats pour le présent et pour l'avenir. Un cheminement de plus de 30 ans, jalonné d'actions locales et internationales.

EXPRESSION(S) DÉCOLONIALE(S) #2

JUSQU'AU 14 NOVEMBRE 2021

En 2018, la première édition d'*Expression(s) décoloniale(s)* invitait à découvrir les objets d'ethnographie issus des institutions coloniales nantaises et à aborder l'ensemble du parcours, dans une approche liée au « regard porté sur l'Autre ». Il était question de mettre en exergue « ce que ne disent pas à haute voix les collections lorsqu'elles évoquent l'Autre... mais qu'elles murmurent tout de même ».

En 2021, la seconde édition propose aux visiteurs de confronter des approches historiques actuelles sur la Traite atlantique, **et de faire dialoguer des regards européens et africains sur cette histoire commune**. La question de l'ancrage territorial dans le regard et le mode d'approche d'une même histoire est ici centrale.

La manifestation propose aux visiteurs de **remettre en question leur point de vue, en découvrant d'autres discours historiques et sensibles autour de la question de la Traite atlantique et de l'esclavage**, et de se laisser surprendre, grâce aux œuvres de **Romuald Hazoumè**, dans un dialogue ininterrompu entre passé et présent.

UN REGARD ARTISTIQUE : ROMUALD HAZOUMÈ

Romuald Hazoumè est l'invité exceptionnel de cette nouvelle édition. Sollicité par le musée, il a accepté de mettre en place un parcours ponctué par ses œuvres dans la cour du château et dans plusieurs salles du musée permanent.

Une vingtaine de pièces, dont certaines réalisées spécialement pour le musée d'histoire, viennent ainsi côtoyer les objets de collection.

Romuald Hazoumè est un artiste béninois qui se définit comme un « aré », un artiste itinérant, qui porte avec lui la tradition artistique de sa communauté et l'inscrit dans la modernité par les relations qu'il entretient avec ses contemporains et l'actualité des sujets qui l'inspirent.

Ses œuvres témoignent de sa culture Yoruba, du vodoun et aussi du Fa, un ensemble de savoirs reposant sur la tradition orale qui donne naissance à un art divinatoire élaboré et ancestral.

Inscrites à la fois dans un temps long et en relation directe avec l'actualité, elles évoquent les tensions, **les contradictions et les aberrations de notre monde, où l'homme semble se considérer lui-même comme un objet d'usage.**

Ainsi, les bidons que Romuald Hazoumè utilise nous renvoient l'image d'un esclave moderne, que l'on use, que l'on déforme, que l'on répare et que l'on jette.

Ainsi, les tongs de ceux qui sont partis, ramassées sur les plages, nous donnent à voir ce qui reste de ceux qui, ayant pris la mer sans retour possible, sont devenus, à nos yeux, morts ou vivants, indésirables et invisibles.

Témoin d'une population qui vit et survit sans jamais renoncer, d'un monde où les migrations font écho à l'esclavage qu'il soit ancien ou moderne, d'une culture qui « passe » même si ceux qui en portent les traces n'en sont pas conscients, Romuald Hazoumè travaille à réinitialiser cette conscience **et à rendre visible ce que nous refoulons.**

Chacune de ses œuvres instille le doute et nous pose question.

Savons-nous qui nous sommes et d'où nous venons ? Sommes-nous sûrs de voir, de savoir et de comprendre ?

Ne sommes-nous pas perdus dans les certitudes qui occupent l'espace de nos échanges ? Dans un monde hyper matérialisé, accordons-nous encore une valeur à la spiritualité ?



Romuald Hazoumè
Pied à terre
de la série 'Kpayoland', 2004
© Romuald Hazoumè.
Courtesy of October Gallery, London.



Romuald Hazoumè
Kpadjè, 2016
© Romuald Hazoumè and
Courtesy of October Gallery, London.



Romuald Hazoumè
Petrol Cargo, 2012
Photographe : Jonathan Greet.
© Romuald Hazoumè.
Courtesy of October Gallery, London.

ENTRETIEN AVEC ROMUALD HAZOUMÈ

Quel a été votre sentiment en visitant le musée d'histoire de Nantes et qu'avez-vous ressenti à l'invitation d'exposer au sein du parcours permanent ?

C'est un honneur pour moi de réaliser cette exposition et de contribuer à faire remarquer aux visiteurs que beaucoup de choses qui ont été dites sur la traite atlantique sont fausses.

La visite du musée d'histoire de Nantes a confirmé ce sentiment que j'avais : les responsabilités étaient partagées, de part et d'autres entre les pays occidentaux et les pays africains.

De retour au Bénin, ce sentiment était toujours présent.

On a l'impression que l'esclavage est fini, mais il y a toujours des dominants qui dominent des dominés de par le monde, et surtout en Afrique. C'est le même combat qui continue.

Sans faire de la politique, il faut tout faire pour contribuer à ce que les gens comprennent qu'ils doivent prendre leurs responsabilités face à certains faits et qu'ils pourront alors sortir du type d'esclavage dans lequel ils sont. Les politiques mènent le peuple droit dans le mur en pensant qu'ils s'enrichissent, mais en fait ils ne s'enrichissent pas, ils continuent toujours à faire du mal à leur peuple. Le mal est entretenu par nos gouvernants, par certaines personnes qui s'en mettent plein les poches.

L'histoire racontée au sein du parcours du musée fait aussi écho à l'histoire contemporaine de l'Afrique ?

En Afrique aujourd'hui, on voit que certains ont pris le pouvoir simplement pour garder leur richesse or le peuple n'a rien, ni eau, ni électricité, ni routes. Le peuple est toujours gardé dans cet univers, dans ce type d'asservissement que l'on peut appeler aujourd'hui une forme d'esclavage moderne. Ceux qui exploitent n'ont jamais pris leur responsabilité face à l'esclavage.

Avec l'esclavage et en étant Noir on pourrait facilement dire « C'est vous les Blancs qui nous avez vendus ». Mais en visitant le musée d'histoire de Nantes on se rend compte que la marchandise la plus utilisée lors du commerce des esclaves était les tissus, que les Africains aimaient beaucoup les tissus indiens, on s'aperçoit que les quotas de tissus échangés étaient énormes. Cela veut dire qu'il y avait un intérêt en Afrique aussi. Mais nous n'en parlons pas, nous on dit « C'est vous les Blancs » et je pense que si chacun prenait ses responsabilités, on serait sorti d'affaires beaucoup plus tôt.

Il est temps qu'on prenne nos responsabilités, d'arrêter de se retrouver toujours à la place de victime. Cette époque est finie. Il faut se battre maintenant, essayer de ne pas continuer dans ce sens et évoluer, faire évoluer nos pensées.

Le projet du musée, à travers *Expression(s) décoloniales* qui consiste à décoloniser sa pensée est une approche qui n'est pas nouvelle pour vous ?

C'est un combat que j'ai toujours mené chez moi. **Mon travail est lié à l'esclavage depuis très longtemps.**

J'ai fait une pièce qui est aujourd'hui au British Museum et s'appelle *La Bouche du Roi*.

Pourquoi *La Bouche du Roi* ? Parce que c'est l'estuaire de Grand-Popo et beaucoup de bateaux sont partis de là aussi. On n'en parle pas trop, parce que c'était un comptoir portugais.

Toutes les six heures, la marée change, donc l'eau de mer rentre dans le fleuve Mono, en apportant beaucoup de choses. Six heures plus tard, le fleuve Mono renvoie plein de choses dans la mer.

Il y a un échange, un échange qui est favorable aux deux peuples : ceux qui viennent acheter des personnes mises en esclavage et ceux qui viennent vendre ceux des leurs qu'ils ont attrapés (des voisins, des cousins).

Il y avait une offre et une demande, il y avait un échange symbolisable par cette marée.

Est-ce particulier que d'exposer au sein d'un musée ? Et comment avez-vous pensé votre intervention au sein du parcours ?

Ce n'est pas la première fois que j'expose dans un musée, mais il faut savoir que **cela peut être très difficile de faire se confronter des œuvres d'art contemporain et des œuvres anciennes chargées d'histoire.** C'est la raison pour laquelle je vais introduire dans les salles du musée **des pièces qui sont d'aujourd'hui et qui participent à ce travail de résilience de l'Afrique, des Africains.**

Les masques que je vais faire sont des masques qui vont raconter des histoires, des histoires d'aujourd'hui qui ont pour base le rapport avec cet échange passé, c'est-à-dire l'esclavage et la vie aujourd'hui.

L'œuvre *Pièce montée* témoigne de ce qui se passe aujourd'hui : c'est une pyramide où le puissant est tout en haut, à l'aise et la masse qui est en bas est complètement écrasée sous le poids des autres.

Je ne suis pas un politicien, je déteste les politiciens. Ce sont des menteurs qui n'ont peur de rien. Et moi, j'ai peur de mentir. Je fais le constat de ce qui se passe et le relate dans mes œuvres.

On dit de moi que je suis un « artiste écologique ». Je n'ai rien à voir avec l'écologie. On va tous dans le mur si on ne traite pas mieux nos déchets, si on ne consomme pas moins. Ce n'est pas un langage écologiste, c'est un langage de survie.

Avec *Les revenants* j'évoque un culte que l'on appelle *Egun*, d'origine nigériane, apporté au Bénin par quelques esclaves pris à Ouidah. C'est un culte qui existe dans certaines familles, comme la mienne.

Les revenants se sont développés après le retour des esclaves du Brésil et c'est à cette période que la manière de faire les costumes a réellement changé avec des pièces qui brillent, avec des tissus importés, absolument magnifiques. On a toujours considéré que ce sont les nôtres qui sont morts pendant la traversée ou qui sont morts au Brésil, qui reviennent sur la Terre béninoise avec des noms qui leur sont consacrés, des noms qui signifient beaucoup de bravoure, beaucoup de courage. Cette pièce présente dans le musée est importante. Elle rappelle que notre travail est fait pour la communauté, depuis la tradition. C'est ça qui fait qu'il y a une différence entre les artistes des pays d'où l'on vient et les artistes occidentaux. Nous avons toujours contribué à passer un message.

Ces pièces ont toutes un lien contemporain avec le sujet dont on parle, l'esclavage. Nous racontons l'histoire d'aujourd'hui à travers ces œuvres.

Certaines de vos œuvres, très fortes, seront aussi visibles depuis la cour, par l'ensemble des visiteurs du château. Que racontent-elles ?

Les pièces qui sont exposées dans la cour du château sont liées à ce que nous vivons aujourd'hui. **Quand on voit *Water Cargo et Petrol Cargo* ce sont les prochaines guerres, qui vont être dues à la bataille pour l'eau.** Parce que l'eau va être plus chère que le pétrole : aujourd'hui les gens se battent pour le pétrole, demain l'eau sera plus chère que le pétrole.

Et quand on voit cette pièce, *Tricky Dicey Die*, qui est le dé qui n'a aucune chance de pouvoir aboutir, c'est le résultat de cette responsabilité qui n'a jamais été prise par les nôtres ou par les pays d'où viennent beaucoup de migrants en Afrique.

Les gens sont obligés de migrer, même depuis des pays où il n'y a pas de guerre, car toute la richesse de leur pays est volée et ils n'ont aucune chance de s'en sortir.

C'est la réalité d'aujourd'hui, on voit que ces immigrés sortent de leur pays et qu'ils rentrent dans un système d'esclavage où ils sont exploités où ils n'ont pas de papier, ils ont des difficultés à s'en sortir. Il faut en parler.

Entretien réalisé en février 2020.

LES ŒUVRES PRÉSENTÉES

OSA NLA



Romuald Hazoumè
Osa Nla
© Romuald Hazoumè,
ADAGP et Filipe Branquinho /
Courtesy Galerie MAGNIN-A,
Paris

La croyance aux *Eguns*, les morts revenant pour se manifester aux vivants, prend naissance au Bénin dans le contexte de la traite et du système esclavagiste africain et européen. Originaires du Nigeria, elle se développe à Ouidah à travers les personnes d'origine Yoruba du royaume d'Oyo, capturées et mises en esclavage par les marchands du Dahomey, l'un des principaux royaumes esclavagistes de la côte ouest-africaine, du 17^e à la fin du 19^e siècle. Revenus du royaume des morts pour protéger leurs descendants si ces derniers les reconnaissent et s'occupent correctement d'eux, ayant donc un rôle réel à jouer auprès des vivants, les *Eguns* sont des esprits particulièrement puissants et respectés. Mais ici, Osa Nla, l'un des dieux majeurs du panthéon Yoruba, n'est pas seul. Il amène avec lui d'autres ancêtres, qui le suivent et composent en partie sa traîne. S'agit-il du retour au pays de celles et ceux qui en ont été arrachés ? Ou d'une dénonciation de l'acquisition de ces costumes sacrés par des Occidentaux qui, comme pour les masques, n'ont pas conscience de leur valeur spirituelle ?

MONGOUV.COM



Romuald Hazoumè
Mongouv.com
© Romuald Hazoumè,
ADAGP / Courtesy Galerie
MAGNIN-A, Paris

Essentiellement réalisée avec des jerrycans de 50 litres produits au Nigeria et utilisés dans le trafic pétrolier illicite organisé au Bénin, cette œuvre est une œuvre politique. **Elle confronte la population, présentée sous la forme d'un parlement, qu'évoque l'hémicycle, aux gouvernants positionnés devant elle.** Si le peuple, profondément porteur d'une identité, faisant communauté et corps, semble uni, ceux qui le gouvernent ne sont pas du même type. Leur blancheur serait-elle révélatrice des intérêts qu'ils servent ? L'absence de signes vodoun, qui leur donne une apparence aussi indéfinie qu'homogène qui tranche avec la diversité des visages qui les entourent, indique-t-elle une catégorie d'hommes sans identité propre, sans culture et sans spiritualité réelle, tout entière organisée et tournée vers ses propres intérêts ?

WATER CARGO ET PETROL CARGO



Romuald Hazoumè
Petrol Cargo, 2012
Photographe : Jonathan Greet.
© Romuald Hazoumè.
Courtesy of October Gallery, London.



Romuald Hazoumè
Water Cargo, 2012
Photographe : Jonathan Greet.
© Romuald Hazoumè.
Courtesy of October Gallery, London.

Romuald Hazoumè vit à Cotonou, la plus grande ville du Bénin et son cœur économique. Pour se rendre à son atelier, situé à Porto-Novo, il emprunte chaque jour une route qui longe la côte. Cette route file tout droit vers l'est jusqu'au Nigeria. C'est à la frontière entre le Bénin et le pays le plus riche du continent par ses ressources pétrolières que s'organise un trafic d'essence qui repose sur le transport de bidons et de jerrycans par des cyclistes, des motards et des conducteurs de tricycles qui, au péril de leur vie, chargent des bidons sur leur dos et sur leur ventre pour en emporter toujours davantage. **Ces deux œuvres rendent hommage à l'ingéniosité de ces porteurs, qui, dans les faits, disparaissent sous la charge**, comme elles révèlent l'improbable défi que constitue un trafic qui, par la faiblesse de ses moyens, peut sembler dérisoire, mais parvient pourtant à fournir 90 % de l'essence utilisée quotidiennement par les Béninois. Elles établissent également un parallèle entre les guerres actuelles, celles du pétrole et les guerres pour l'eau, dont la menace semble imminente.

TRICKY DICEY DIE (TDD)



Romuald Hazoumè
Tricky Dicey Die (TDD), 2016
© Romuald Hazoumè.
Courtesy of October Gallery, London.

Le 2 septembre 2015, le monde découvrait l'image d'un petit garçon syrien mort noyé, dont le corps avait été ramené par les vagues sur une plage de Turquie. Les photographies d'Aylan Kurdi, 3 ans, et de son frère Galip, 5 ans, devinrent les symboles de l'incroyable dangerosité des initiatives prises par ceux et celles qui fuient la guerre, la pauvreté ou la persécution à la recherche d'une vie dans un ailleurs souvent mythifié. **Aujourd'hui, les tongs ramassées sur les plages sont les seuls indices qui témoignent de leur départ. Utilisées par l'artiste pour composer les faces de ce dé, elles sont découpées des silhouettes des corps des enfants naufragés, innocentes victimes.** Si, dans les faits, il y a peu de place pour la chance et la réussite dans ce départ, pouvons-nous, en conscience, considérer que nous n'y sommes pour rien ? L'œuvre de Romuald Hazoumè nous pose une question simple : savons-nous si peu accueillir qu'il faille prendre un tel risque pour nous rejoindre ?

LES MASQUES

Objets symboliques et spirituels, les masques sont, dans les cultures africaines, des objets rituels. Ils font partie des premiers objets échangés entre les Africains et les Européens. Considérés par les avant-gardes occidentales comme ayant une valeur artistique incontournable, au point d'en faire l'un des piliers de la création européenne à l'ère coloniale, leur dimension sacrée, vivante, directement liée à leur milieu d'origine et à leur environnement, a souvent complètement échappé à leurs nouveaux propriétaires. **Les masques de Romuald Hazoumè, réalisés avec des objets de récupération, évoquent cette relation de manière subversive, en se moquant de notre intérêt pour des objets devenus « morts »** parce qu'arrachés à leur contexte, ayant perdu toute valeur d'usage, et en dénonçant l'inégalité des échanges entre le monde africain et le monde occidental. Ils prennent aussi, parfois, valeur d'emblèmes, et caractérisent sous la forme de portraits bienveillants et modernes nos contemporains, établissant un parallèle saisissant et révélateur entre l'être humain et l'objet d'usage.

UN REGARD HISTORIQUE : LE MUSÉE DIALOGUE AVEC GILDAS BI KAKOU

Dans le cadre d'*Expression(s) décoloniale(s) #2*, en complément de l'approche du musée sur ses objets, on peut aussi découvrir celle de l'historien ivoirien, **Gildas Bi Kakou**.

Gildas Bi Kakou est lauréat du prix CNMHE 2019 (le Comité National pour la Mémoire et l'Histoire de l'Esclavage), spécialiste d'Histoire Moderne, docteur en 2017 des Universités de Nantes (France) et d'Abidjan (Côte d'Ivoire).

Il a consacré sa thèse de doctorat à la Traite négrière ivoirienne au 18^e siècle et s'attache aujourd'hui à l'étude des traces historiques, sociologiques et mémorielles de ce commerce en Côte d'Ivoire.

Au moyen des témoignages oraux africains et des sources d'archives ses investigations associent le commerce intérieur des esclaves et les exportations via l'Atlantique, traduisant l'articulation entre le littoral et l'hinterland via les grands circuits commerciaux, les conditions diverses de productions des esclaves, les différents types d'acteurs, etc.

En complément aux objets du musée, on découvre l'importance des sources orales africaines, dites « traditionnistes », dans l'étude actuelle de l'histoire de la Traite atlantique. En effet, ces sources, jusqu'alors peu connues et peu utilisées, permettent de mieux comprendre ce que la Traite atlantique eut comme emprise et conséquences à l'échelle du continent africain.

Une occasion rare de bénéficier des conclusions de récents travaux universitaires sur cette question.

En salle 19, les visiteurs sont invités à interagir en livrant leurs pensées et en donnant leur avis sur l'histoire de la traite et de l'esclavage, sur les droits fondamentaux de tout être humain et sur la manière de combattre l'esclavage aujourd'hui.



Salle 13 du musée
d'histoire de Nantes

© David Gallard / L'UN 2021 18

Le grand Roy de Monomotapa
François Gérard Jollain, Paris
Dernier tiers du 17^e siècle
Musée d'histoire de Nantes
(à gauche)



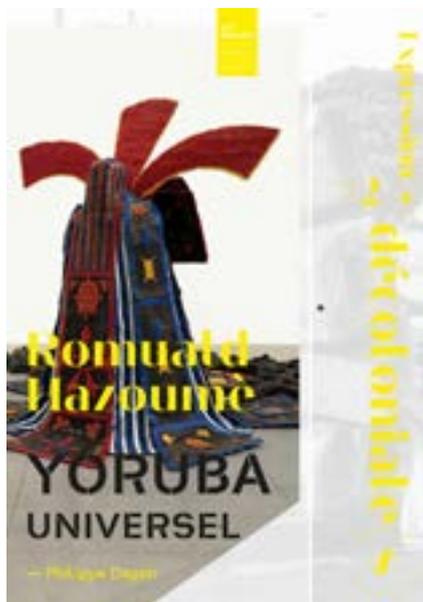
Alkémy, Roy de la Guinée
François Gérard Jollain, Paris
Dernier tiers du 17^e siècle
Musée d'histoire de Nantes
(à droite)



Dessins des indiennes de traite
Fabre Petit Pierre et Compagnie, Nantes
Début du 19^e siècle
Musée d'histoire de Nantes



PUBLICATION



Romuald Hazoumè. Yoruba universel

Philippe Dagen
(Couverture provisoire)
Coll. Expression(s) décoloniale(s)
Sortie en mai 2021
84 pages, 17 x 25 cm, 13,90€

L'invitation à Romuald Hazoumè est l'occasion de publier un ouvrage écrit par Philippe Dagen, historien de l'art émérite, sur la démarche et les œuvres de l'artiste présentées au musée d'histoire de Nantes.

« Au cours d'une conversation, il y a quelques mois, Romuald Hazoumè affirmait combien ses œuvres s'inscrivent dans un lieu et une histoire. "De plus en plus, disait-il, j'ai compris que j'étais un Yoruba. Tout ce que je fais a à voir avec cela. Mes œuvres sont portées par cette pensée du collectif [...], notre travail est fait pour la communauté, depuis la tradition." Il avait poursuivi : "C'est ça qui fait qu'il y a une différence entre les artistes des pays d'où l'on vient et les artistes occidentaux. Nous avons toujours contribué à passer un message." Ce « nous » désigne les artistes africains actuels. »

Ainsi les œuvres de Romuald Hazoumè, métamorphoses modernes d'un art traditionnel, questionnent et revêtent une signification politique et économique. D'une part, elles instillent le doute et l'amateur d'art s'interroge sur son propre regard occidental : « ne suis-je pas englué dans le primitif et l'exotique ? » D'autre part, une vingtaine de pièces évoquent nos contradictions contemporaines, où l'humain semble se considérer lui-même comme un objet d'usage, et où les objets symboliques, masques, bidons, tongs, costumes traditionnels — pensés en assemblages, par accumulations ou en réinterprétation du *ready-made* — viennent réinitialiser notre conscience de l'histoire coloniale et interroger les rapports de dominations géopolitiques actuels. Les regards européens et africains dialoguent ainsi dans un monde où les migrations font écho à l'esclavage, qu'il soit ancien ou moderne. Ce livre d'artiste est une invitation à se laisser surprendre, grâce aux œuvres de Romuald Hazoumè, dans un échange ininterrompu entre le passé et le présent.

VISITES

Des **visites guidées pour adultes** présentent les collections du musée liées à la Traite atlantique et invitent à approfondir le regard porté sur les objets avec *Expression(s) décoloniale(s) #2*.

Le dimanche 9 mai, dans le cadre de la journée nationale des mémoires de la traite, de l'esclavage et de leurs abolitions, **le parcours dans le musée est complété par une visite dans la ville et au Mémorial** de l'abolition de l'esclavage.

Les **enfants de 7 à 11 ans** peuvent participer à un atelier « Ceci n'est pas un masque... » pour découvrir les œuvres de Romuald Hazoumè.

Pendant *Expression(s) décoloniale(s) #2*, l'équipe de médiation propose des « rendez-vous » dans les salles du musée (sans réservation, pendant les vacances scolaires et le week-end).

UN MUSÉE CITOYEN

Le musée d'histoire de Nantes soutient régulièrement des associations et des actions citoyennes. À l'occasion de la manifestation *Expression(s) décoloniale(s) #2*, il souhaite apporter son soutien au projet en Haïti de l'association nantaise *Les Anneaux de la Mémoire* dont l'action, pour la transmission de l'histoire de la traite atlantique et la valorisation des patrimoines, se déploie au niveau national et international en collaboration avec des pays d'Afrique et des Caraïbes.

L'Habitation Dion en Haïti : un projet de reforestation, de développement durable local et de valorisation du patrimoine

L'association nantaise *Les Anneaux de la Mémoire* finance en Haïti, sous l'égide de sa structure partenaire, l'Association Touristique d'Haïti, **un projet de plantation de caféiers, de reforestation et la construction de citernes de récupération des eaux.**

Ces actions sont **complémentaires d'un vaste projet de développement socio-économique autour de l'Habitation caféière Dion**. Il est mené par les structures haïtiennes *l'Association Touristique d'Haïti* et *l'Institut de Sauvegarde du Patrimoine National* et **valorise la richesse du patrimoine local**. L'Habitation Dion est une ancienne caféière coloniale, redécouverte en 2010 dans les hauteurs du Parc National de la Chaîne des Matheux, près de la capitale Port-au-Prince. Elle est au cœur d'un important projet agricole **visant une amélioration durable des conditions de vie des populations locales.**

Pour devenir acteur de ce projet de sauvegarde du patrimoine et de l'environnement il est possible de participer et de contribuer directement à l'amélioration des conditions de vie des populations locales.

Toutes les informations sur l'association et sur ce projet sur www.anneauxdelamemoire.org



ENTRETIEN AVEC KRYSTEL GUALDÉ

Directrice scientifique | Février 2020

« Décoloniser la pensée, c'est une manière d'avancer ensemble »

En 2007, lors de son ouverture au public, le musée d'histoire de Nantes présentait une large collection d'objets en lien avec la Traite atlantique et l'esclavage. Depuis, Krystel Gualdé, Directrice scientifique d'un musée faisant autorité sur la scène internationale, n'a eu de cesse de poursuivre cette volonté de remettre en question tout ce que nous pensons être des certitudes à travers *Expression(s) décoloniale(s)*, saison au long cours laissant de la place à l'inattendu et à la réflexion.

Quel est le point de départ d'*Expression(s) décoloniale(s)* ?

Je dirais qu'il s'agit d'une envie après avoir visité des musées. Je pense au Rijksmuseum à Amsterdam qui était en avance sur cette approche consistant **à accéder à une dimension empathique, émotionnelle au sein du musée**. En avance aussi sur le fait d'accepter d'apporter des éléments de connaissances historiques à l'appréhension de l'histoire de l'art ; de s'inscrire dans un temps beaucoup plus long, dans une vision horizontale et non hiérarchisée du monde. Chez nous, cela a mis du temps à venir. Et c'est venu assez brutalement. Par exemple, la question de la restitution des pièces dans les musées n'est pas une réflexion qui a été menée de manière collaborative avec les historiens africains.

La réflexion aurait-elle été menée de manière empirique ?

En effet, de nombreux échanges avaient été initiés. De nombreuses œuvres allaient dans un sens et dans l'autre. Mais tout cela existait d'une manière extrêmement pyramidale. C'est pour cela qu'en 2018, la première saison d'*Expression(s) décoloniale(s)* a eu valeur de test. Le principe avait été de se dire que cela faisait dix ans désormais que le musée d'histoire de Nantes était ouvert. Les visiteurs savaient que nous parlions de la Traite atlantique et de l'esclavage sur un temps long. Et ils savaient également beaucoup plus de choses qu'hier. Le public nantais a monté des marches dans cette connaissance. Et nous les avons montées avec lui. L'idée était donc de gravir encore quelques marches en sa compagnie en lui proposant quelque chose d'encore plus inattendu.

Où réside cette notion d'inattendu ?

Dans une vision plus décomplexée, plus franche, plus directe et posant certains problèmes d'actualité au cœur du musée pour ainsi amener des éléments susceptibles de **faire naître le doute chez le visiteur**. Le principe premier est celui-ci : faire naître la fugacité du doute. Car nous avons tous des certitudes. Y compris nous les historiens. Nous grandissons avec. Elles nous sont inculquées. La réflexion était donc de savoir ce que cela produirait si nous venions les écorner. Et comment les écorner intelligemment sans venir de nouveau avec des idées toutes faites ? **Écorner intelligemment nos certitudes, c'est donner tout simplement la parole aux autres**, leur manière de voir les choses, même si elle n'est pas opposée non plus, diffère forcément de la nôtre. Et c'est dans cette complexité que réside l'humanité. *Expression(s) décoloniale(s)* est donc l'occasion de venir s'interroger sur des questions en ayant l'apport d'autres regards.

***Expression(s) décoloniale(s)* s'appréhende comme une saison et revient tous les deux ans. En quoi cela la différencie-t-il d'une exposition ?**

À la différence d'une exposition qui, par nature, ne se répète pas, *Expression(s) décoloniale(s)* est une biennale dont la volonté est de **s'inscrire dans un temps long en se donnant le temps de réfléchir, de tester, d'apprécier ce qui se crée in-situ**, mais aussi ce qui se crée entre les visiteurs et le nouveau parcours. Chaque saison d'*Expression(s) décoloniale(s)* se doit de produire quelque chose d'autres deux ans plus tard.

À travers ce dispositif historique et artistique, novateur et singulier sur le territoire national et cette volonté de produire un écho deux ans plus tard, peut-on parler d'un cadavre exquis ?

J'ai bien conscience que cette vision de cadavre exquis est à la mode. Pour autant, *Expression(s) décoloniale(s)* laisse moins de place à l'imaginaire. Malgré tout, *Expression(s) décoloniale(s)* rejoint le cadavre exquis dans ce qu'il produit d'inattendu. C'est-à-dire que même nous, en y travaillant, nous ne savons pas véritablement, dès le départ, quel objet va émerger. À chaque saison, l'objet ainsi produit diffère. Il prend des formes surprenantes et nous dépasse un petit peu.

Cette forme d'inattendu, de surprise ne vient-elle pas de la nature même d'*Expression(s) décoloniale(s)* qui est le fruit d'une rencontre entre un historien contemporain africain, un artiste contemporain africain et les collections du musée d'histoire de Nantes ?

Effectivement, nous sommes dépassés deux fois : dans notre appréhension scientifique, historique ; et dans notre appréhension artistique et sensible. Néanmoins, nous essayons de conserver notre place en dessinant un chemin faisant se croiser les regards. Ces derniers ne font pas uniquement que se croiser. Ils produisent et mettent en place des changements au sein du musée permanent.

La première saison d'*Expression(s) décoloniale(s)*, qui invitait à découvrir les objets d'ethnographie issus des institutions coloniales nantaises et présentait des installations de l'artiste canadien d'origine congolaise, Moridja Kitenge, a été reçue d'une manière plus que positive. Cela vous a-t-il conforté dans votre démarche ?

Cela prouve surtout que les visiteurs y ont trouvé de l'intérêt. Ils n'ont pas été agressés. Ils n'ont pas été mis mal à l'aise. Par contre, nous avons constaté un intérêt considérable pour le propos. Les visiteurs s'intéressaient davantage à *Expression(s) décoloniale(s)* qu'au reste du parcours du musée.

Selon vous, que signifie décoloniser la pensée, notion irriguant constamment ces saisons ?

C'est un exercice complexe, mais nécessaire. Il faudrait presque le faire tous les jours en réfléchissant à d'autres manières de voir le monde. De voir la place des pays occidentaux dans le monde. Et de se voir soi-même dans ce monde-là. Décoloniser la pensée n'est pas quelque chose de simple pouvant s'appréhender sans l'apport des autres historiens, des autres professionnels... Ou des autres, tout simplement. **Décoloniser la pensée, c'est une manière d'avancer ensemble.** C'est aujourd'hui possible car les personnes sont davantage mobiles. Les articles, aussi. Et les réseaux de chercheurs et de professionnels fonctionnent vraiment très bien.

Il est donc important pour vous que les historiens, les artistes, les scientifiques, les professionnels, mais aussi le grand public participent à cette démarche collective et commune ?

Justement, pour cette saison d'*Expression(s) décoloniale(s)* qui invite l'historien ivoirien **Gildas Bi Kakou** et l'artiste contemporain béninois **Romuald Hazoumè**, les visiteurs vont pouvoir s'exprimer. Un dispositif est mis en place pour qu'ils puissent exprimer ce que signifie pour eux une ville qui, par exemple, met en avant la mémoire de la Traite atlantique. Ce que signifie pour eux, cette histoire dans leur propre vie, dans leur appréhension du monde. L'idée est de voir ce que cela va produire. **Que sommes-nous capables de produire ensemble ? Nous allons rendre les visiteurs acteurs, citoyens.**

Propos recueillis par Arnaud Bénureau, journaliste indépendant

MAGNIN -A

MAGNIN-A est une galerie d'art contemporain créée en 2009 à Paris par André Magnin et dirigée par Philippe Boutté, experts reconnus de l'art moderne et contemporain africain. Découvreuse de talents, la galerie MAGNIN-A représente des artistes confirmés et émergents. Elle œuvre avec passion et conviction à la promotion et la diffusion d'artistes dans les plus grandes foires et expositions internationales.

Commissaire d'exposition indépendant depuis la fin des années 1970, André Magnin commence ses recherches sur l'art contemporain dans les cultures non-occidentales à partir de 1989 pour l'exposition historique «Magiciens de la Terre», présentée au Centre Georges Pompidou et à la Grande Halle de la Villette, dont il fut Commissaire Adjoint. Il prend ensuite la tête de la C.A.A.C.-The Pigozzi Collection, la plus importante collection d'art contemporain Africain au monde dont il assurera la direction artistique pendant 20 ans, partageant sa vie entre l'Afrique et l'Europe. En 1996, il rencontre Philippe Boutté qui devient son plus proche collaborateur.

MAGNIN-A est un projet esthétique et politique, engagé dans la défense et la promotion des artistes contemporains africains. D'autres artistes de divers horizons les ont depuis rejoints. La galerie leur permet d'accéder au marché de l'art contemporain et d'intégrer les collections d'institutions et de particuliers. Parmi ces artistes : Joël Andrianomearisoa, Steve Bandoma, Frédéric Bruly Bouabré, Nathalie Boutté, Filipe Branquinho, Chéri Samba, Calixte Dakpogan, Jean Depara, Omar Victor Diop, John Goba, Romuald Hazoumé, Kiripi Katembo, Seydou Keita, Houston Maludi, Abu Bakarr Mansaray, Vincent Michéa, JP Mika, Marcel Miracle, Moke, Ambroise Ngayimoko, J.D. 'Okhai Ojeikere, Ataa Oko, Mauro Pinto, Amadou Sanogo, Kura Shomali, Monsengo Shula, Malick Sidibé, Pathy Tshindele...

La galerie propose également son expertise curatoriale et d'organisation d'expositions avec les œuvres de ses artistes dans des musées et expositions internationales. Plusieurs de ses artistes ont participé à des expositions internationales comme la Biennale de Venise et ont été exposés dans des institutions internationales (Musée du Louvre, Paris ; Fondation Cartier, Paris ; The Art Institute, Chicago ; Vitra Design Museum, Weil am Rhein, ...).

<http://magnin-a.com/>

OCTOBER GALLERY

October Gallery joue un rôle déterminant pour mettre en avant de nombreux artistes internationaux de premier plan, dont El Anatsui, Rachid Koraïchi, Romuald Hazoumè, Nnenna Okore, Laila Shawa et Kenji Yoshida. Elle fait la promotion du mouvement Transvanguardie et participe au maintien d'un centre culturel dans le centre de Londres pour les poètes, écrivains, intellectuels et artistes, et accueille des conférences, des spectacles et des séminaires.

www.octobergallery.co.uk

PARTENAIRES OFFICIELS DU CHÂTEAU



AIRFRANCE

PARTENAIRE MÉDIA DU CHÂTEAU



PARTENAIRES MÉDIA DE L'EXPOSITION



FRANCE
MÉDIAS
MONDE



connaissance
des arts

Slate^{FR}

PARTENAIRES INSTITUTIONNELS



culture

Nantes
Métropole



1/ Romuald Hazoumè - Petrol Cargo, 2012 - Photographe : Jonathan Greet. © Romuald Hazoumè. Courtesy of October Gallery, London ; **2/ Romuald Hazoumè - Water Cargo, 2012** - Photographe : Jonathan Greet. © Romuald Hazoumè. Courtesy of October Gallery, London ; **3/ Romuald Hazoumè - Mongouv.com** - © Romuald Hazoumè, ADAGP / Courtesy Galerie MAGNIN-A, Paris ; **4/ Romuald Hazoumè - Mongouv.com** - © Romuald Hazoumè, ADAGP / Courtesy Galerie MAGNIN-A, Paris ; **5/ Romuald Hazoumè - Osa Nla** - © Romuald Hazoumè, ADAGP et Filipe Branquinho / Courtesy Galerie MAGNIN-A, Paris ; **6/ Romuald Hazoumè - Tanman, 2016** - © Romuald Hazoumè. Courtesy of October Gallery, London ; **7/ Romuald Hazoumè - Elerou, 2016** - © Romuald Hazoumè. Courtesy of October Gallery, London ; **8/ Romuald Hazoumè - Adé, 2016** - © Romuald Hazoumè. Courtesy of October Gallery, London ; **9/ Romuald Hazoumè - Aladé, 2016** - © Romuald Hazoumè. Courtesy of October Gallery, London ; **10/ Romuald Hazoumè - Agbada, 2016** - © Romuald Hazoumè. Courtesy of October Gallery, London ; **11/ Romuald Hazoumè - Gbèbô, 2016** - © Romuald Hazoumè. Courtesy of October Gallery, London ; **12/ Romuald Hazoumè - Kpadjè, 2016** - © Romuald Hazoumè. Courtesy of October Gallery, London



13/ Romuald Hazoumè - *Nature Vivante*, de la série 'Kpayoland', 2004 - © Romuald Hazoumè. Courtesy of October Gallery, London ; **14/ Romuald Hazoumè** - *Air Bag*, de la série 'Kpayoland' - © Romuald Hazoumè. Courtesy of October Gallery, London ; **15/ Romuald Hazoumè** - *Tricky Dicey Die (TDD)*, 2016 - © Romuald Hazoumè. Courtesy of October Gallery, London ; **16/ Romuald Hazoumè** - *Pied à terre*, de la série 'Kpayoland', 2004 - © Romuald Hazoumè. Courtesy of October Gallery, London.

INFORMATIONS PRATIQUES

DATES ET HORAIRES D'OUVERTURE

Cour et remparts en accès libre : ouverture 7 jours / 7, de 8h30 à 19h
Du 1^{er} juillet au 31 août : 8h30 à 20h

INTÉRIEURS DU CHÂTEAU -MUSÉE ET EXPOSITION

10h à 18h, fermé le lundi

1^{er} juillet - 31 août : 10h à 19h, 7 jours/7

Dernier accès billetterie 30 min avant la fermeture

Fermetures annuelles du site : 1^{er} janvier, 1^{er} mai, 1^{er} novembre, 25 décembre

DROITS D'ENTRÉE

L'accès au musée est gratuit le 1^{er} dimanche de chaque mois de septembre à juin et tous les jours pour les moins de 18 ans.

PASS
CHÂTEAU
10^e

Le château en illimité
pendant un an

PASS CHÂTEAU : 10€

Accès illimité au musée et aux expositions, valable 1 an de date à date.

Pendant Le Voyage à Nantes, le pass annuel du Château des ducs de Bretagne donne accès à l'ensemble des musées participant au parcours.

Musée + exposition

Plein tarif : 8€

Tarif réduit : 5€

Billet valable la journée

Gratuit* : moins de 18 ans - demandeurs d'emploi - bénéficiaires du RSA - détenteurs de la Carte Blanche - personnes handicapées et leur accompagnant.

Tarif réduit* : jeunes de 18 à 25 ans - porteurs de la carte Familles nombreuses.

*sur présentation d'un justificatif | Possibilité de réservation sur www.chateaunantes.fr

VISITE GUIDÉE

Musée + exposition

Tarif plein: 12€

Tarifs réduits : 7,50€ : 18-25 ans, enseignants... | 4€ : demandeurs d'emploi - bénéficiaires du RSA - personnes handicapées et leur accompagnant | 2,50€ : 7-17 ans - détenteurs du Pass Château, du Pass Nantes, de la Carte Blanche

Gratuit : moins de 7 ans

Réservation sur www.chateaunantes.fr, au **0 811 464 644** Service 0,05€ / min
+ prix appel, à l'accueil du musée.

Possibilité d'organiser des visites pour les groupes, à partir de 15 personnes.

Plus d'infos au 02 40 20 60 11

ACCÈS

Le Château des ducs de Bretagne est situé dans le quartier médiéval du Bouffay, à quelques minutes à pied de la Cathédrale, du musée d'Arts, de la Cité internationale des congrès, de la Scène nationale le lieu unique et de la gare SNCF.

- **En TGV** : de Paris : 2h (20 navettes par jour).
- **Par la route** : A11 depuis Paris - A83 depuis Bordeaux - RN 137 depuis Rennes.
- **Tramway** : ligne 1 - arrêt Duchesse Anne.
- **Busway** : ligne 4 - arrêt Duchesse Anne

Château des ducs de Bretagne - musée d'histoire de Nantes - 4, place Marc Elder - 44000 Nantes

0 811 464 644 Service 0,05€ / min
+ prix appel Depuis l'étranger + 33 (0)2 51 17 49 48

contact@chateaunantes.fr - www.chateaunantes.fr



Le Château des ducs de Bretagne, propriété de Nantes Métropole, est géré par la société publique locale Le Voyage à Nantes, dans le cadre d'une délégation de service public.